

L'Etendard National.

JUSTICE ET LIBERTE.

FESCO. GAGNON, Rédacteur.

LOUIS P. BREAU, Imprimeur.

Vol. I...No. 62.

WORCESTER, MASS., 30 SEPT., 1870.

Prix 4 Cents.

L'Etendard National.

Organe des Canadiens-Français aux Etats-Unis.

Parait le Lundi et le Jeudi.
Gagnon & Breault
Propriétaires.

Bureau de Rédaction,
Agence générale d'Affaires,
Rue Mechanic, Stockwell's Block

Imprimerie de
TYLER & SEAGRAVE,
No. 252 Main Street,
en face de l'Hotel de Ville.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Les abonnements sont invariablement payables d'avance.

Etats-Unis.	
Pour un an.	\$7.00
Pour six mois.	4.50
Pour trois mois.	3.00

Canada.
Pour un an. \$8.50
Pour six mois. 6.00
Pour trois mois. 4.50

Les frais de port inclus.
Nous recevons le grand-aigle et le papier-monnaie Canadien au pair.

Toute correspondance d'une nature personnelle est chargée 5 cts. par ligne, et doit être accompagnée du prix pour être publiée.

Tout semestre commencé se paie en entier.
Pour discontinuer son abonnement, il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance.

Toutes lettres d'affaires, communications et correspondances doivent être adressées franco à

LETENDARD NATIONAL,
WORCESTER, MASS.

ANNONCES.

Pour les annonces, nous comptons par ponce carrés.

PRIX DES ANNONCES.

1ère insertion	Chaque insertion subséquente
1 pouce, \$1.00	35 cent
2 " do 1.50	50 "
3 " do 2.00	75 "
4 " do 2.50	1.00
1/2 de colonne, 3.00	1.25
1/3 " do 4.00	2.25
1/4 " do 5.00	3.25
1 " do 12.00	4.50

Des contrats spéciaux seront faits avec ceux qui annonceront à l'année ou pour six mois.

20 cents par ligne pour toute matière insérée dans le corps du journal.

RATES OF ADVERTISING.

1 inch, 1st insertion, 1.00	con.	.35
2 " do 1.50	"	.50
3 " do 2.00	"	.75
4 " do 2.50	"	1.00
1/2 column do 3.00	"	1.25
1/3 " do 4.00	"	2.25
1/4 " do 5.00	"	3.25
1 " do 12.00	"	4.50

Special contracts made with yearly and half-yearly advertisers.

Reading matter advertisements, 20 cents per line.

By a special contract, Messrs. Tyler & Seagrave, printers of this journal, are the only authorized collectors of sums due for advertising in the City of Worcester, Mass.

Noms des Fondateurs de
L'Etendard National.
Président—P. L. Paquette.
Vice-Prés.—L. P. Lamoureux.
Trésorier—A. Lamoureux père.
Secrétaire.—L. A. L'Etourneau.
Gérant.—Ferd. Gagnon.

DIRECTEURS.

MM. Ed. Charrette, Ed. Lafaille, F. X. Brézau, A. Demers.

AUTRES FONDATEURS.

A. Moussette, Ecr., St. Albans, Vt.; J. B. Gagnon, Concord, N. H.; Emery Lapierre, Concord, N. H.; S. Lacasse, Manchester, N. H.; F. X. Marchesseault, Spencer, Mass.
Jos. Marchesseault, A. Marchesseault, Joseph Desantels, Z. Lafloffe, Léon Robert, Adrien Girardin, M. Proulx, C. Paquette, F. C. Tougas, C. La-liberté, Henri Neault, J. B. Tougas, Jos. Forest, Moïse Beaudet, P. Bryère, Worcester, Mass.

Société, St. Jean Baptiste, Worcester.

J. P. HOWLAND, JR.
Marchand de
Chapeaux, Casques,
Fournitures pour hommes,
101 Rue Main, Worcester, Mass.
Venez et examinez.
18 Novembre.

L'Etendard National.

Worcester 30 Sept. 1870.

Avis a nos nouveaux lecteurs.

Comme nous l'avons annoncé, l'Etendard paraît en demi-feuille jusqu'à notre retour. Dans quelques semaines, le journal sera agrandi et amélioré sous tous les rapports. Tout en offrant nos sincères remerciements à tous ceux qui, jusqu'à aujourd'hui, ont bien voulu encourager nos efforts et la cause que nous représentons, nous osons espérer que tous nos compatriotes, sans exception, se rallieront à l'Etendard National. Attendez et espérez
Haverhill, Mass., 29 Sept. 1870.

LA GUERRE.

Gambetta et Ferry ont adressé la note suivante de Paris à M. Cremieux, ministre de la justice :
Paris est maintenant prêt à faire une héroïque défense. Tous les partis sont unis pour soutenir énergiquement le gouvernement de la défense.

Si vous voyez par les dépêches prussiennes, que des troubles ont éclaté dans Paris, niez énergiquement le fait. Nous avons des forces considérables de gardes nationaux, de gardes mobiles et de troupes de ligne, avec une quantité de munitions et de provisions suffisante pour tout l'hiver. La France va se défendre héroïquement.

M. Thiers, après avoir eu, à Vienne, une longue entrevue avec le Baron de Beust, est parti samedi pour St. Pétersbourg.

Les journaux publiés à Tours s'accordent à reconnaître que la mission de Jules Favre a échoué. La France préférait l'extinction à de pareilles conditions. Le gouvernement prussien considère Strasbourg, Toul et Verdun comme lui appartenant déjà et veut les garder ; mais Favre et ses collègues refusent unanimement de les livrer. Dans tous les cas, quels que soient les termes de la paix, il faut qu'ils soient soumis à un congrès européen qui se réunira à Bruxelles.

La France dit : La paix est impossible aux conditions proposées par la Prusse, sans la ruine et la honte. Il faut donc combattre jusqu'à la fin.

Jules Favre est retourné à Paris le 24 au soir, après avoir notifié ses collègues de Tours, avec permission des prussiens, de l'insuccès de ses efforts pour faire cesser la guerre.

Le même jour, le ministère a publié ce qui suit : Bismark demande comme conditions préliminaires de la paix que toutes les places fortes de l'Alsace et de la Lorraine soient livrées aux Prussiens, ainsi que le fort du Mont Valérien, sous les murs de Paris.

Le gouvernement provisoire trouve ces conditions absolument inacceptables et il va adresser une proclamation au peuple et aux ambassadeurs des puissances étrangères, faisant connaître la situation et les mesures qui seront prises pour défendre le pays et protéger la nation contre les conditions si dures qu'on voudrait lui imposer.

Une de ces mesures consiste dans l'ajournement indéfini des élections pour la constituante.

Il a aussi lancé une proclamation dans laquelle il déclare que la France s'ensevelira dans ses ruines plutôt que d'accepter les conditions insolentes que lui propose l'Allemagne.

Si l'on en croit les journaux prussiens Bismark n'est pas opposé à en venir à un arrangement avec Favre, mais le Roi a tous les avis a répondu qu'il a à venger la mémoire de ses aïeux, et que

la France devra faire la paix comme elle a contraint une fois la Prusse à la conclure dans sa capitale et dans le palais de ses rois. Par respect pour l'Empereur, il ne reconnaîtra pas sa chute en autant qu'elle est due aux victoires des Prussiens.

Des nouvelles expédiées en ballon de Paris rapportent que la ville est complètement environnée par l'ennemi, qui n'est qu'à 2 ou 3000 verges des forts extérieurs. La population est bien déterminée à se défendre jusqu'à la fin. On ne permet à personne de sortir dans les rues après 10 heures, p. m., sans un permis spécial.

La nouvelle suivante est officielle : Proclamation à la France.

Avant que le siège de Paris fût commencé, Jules Favre désirait avoir une entrevue avec Bismark pour connaître les intentions de l'ennemi. Or, voici ce qu'il a déclaré :

" La Prusse désire continuer la guerre pour réduire la France au rang de seconde puissance. Elle demande l'Alsace et la Lorraine, jusqu'à Metz, comme lui appartenant par droit de conquête. La Prusse, avant de consentir à un armistice, demande la capitulation de Strasbourg, de Toul et du fort du Mont Valérien."

Paris est exaspéré et s'ensevelira plutôt sous ses ruines que d'accepter des conditions aussi humiliantes. Nous ne pouvons répondre à ces propositions qu'en résistant jusqu'à la dernière extrémité. La France accepte la lutte et compte sur ses enfants.

(Signé)

CREMIEUX,
GLAIS BIZON,
FOURICHON.

Le gouvernement a publié un décret ajournant les élections municipales et à la Constituante. Les préfets continueront l'exercice de leurs fonctions auprès des municipalités et ceux qui seront inhabiles à le faire se nommeront des remplaçants.

Une note ministérielle confirmant la proclamation de Tours et soumettant la position de la France au jugement de l'Europe a été publiée hier. Elle dit : Nous voulions faire cesser cette guerre barbare qui décime le peuple au profit exclusif de quelques ambitieux ; nous étions disposés à accepter des propositions équitables ; mais nous ne consentirons jamais à céder un pouce du sol de la France ni une pierre des fortifications de nos places fortes.

UNE PROPHECIE.

La prophétie suivante est tirée d'un livre, dont la première publication remonte à 1858. On remarquera que la première partie s'est accomplie à la lettre :

" Louis-Philippe tombera et la république sera établie à Paris. Après sa chute, et avant la fin d'une année, la guerre civile éclatera à Paris entre les propriétaires et ceux qui ne possèdent pas de propriétés. En ce temps là il y aura une guerre en Italie contre les Autrichiens durant laquelle Charles-Albert, roi de Sardaigne, perdra deux fois la couronne et enfin perdra la vie sur les frontières de l'Espagne. Le Pape sera alors éloigné de Rome et il reviendra avec l'aide de Napoléon, mais le règne de celui-ci ne sera pas de longue durée, car lorsqu'il commencera à affliger le Pape et les fils de Juda, Dieu dirigera des fêches acérées contre lui et ses partisans.

Mais, avant tout ceci, il y aura une guerre soutenue par les Français et les Anglais contre les Russes, pour défendre l'Empire Turc. Les Russes seront défaits dans la première guerre, mais il y aura une seconde guerre durant la

quelle les Russes prendront Constantinople et les Autrichiens Jérusalem.

" Les Russes alors camperont dans le Piémont et le Roi Victor-Emmanuel aura perdu le royaume et sera général Russe.

" Quelques souverains envahiront la France désolée par la guerre civile, mais ils n'entreront à Paris que lorsque la cité aura été détruite par le feu. Avant cela, il y aura à Paris la fumée, la peste et la guerre civile.

Alors, Henri V sera Roi de France, et il laissera son île de captivité.

" L'Angleterre ensuite deviendra catholique avec deux souverains de l'Allemagne. L'Antechrist naîtra en l'an 1856. Quinze années après que Paris aura été détruit, la langue païe de l'Église et de l'Europe sera troublée par les Russes qui se rendront en Westphalie. Mais les souverains de la France, de l'Autriche et de l'Allemagne se coaliseront contre les Russes, et cette bataille durera trois jours entre Miden, Hothin et Werl. Après trois jours, il y aura un combat décisif près d'un fort appelé du Bouleau et les Russes seront défaits.

" La France alors et les autres pays ne seront plus chrétiens. Les Bourbons s'éteindront en France. Les Juifs deviendront chrétiens. Les grandes cités seront détruites. L'Antechrist commencera à se faire connaître.

" Mais la fin des temps approche. Dieu combat par ses deux justes, mais l'homme du mal sera victorieux ; Dieu alors embrasera le monde."

APRES LA BATAILLE.

... Avant mon départ de Metz, j'ai assisté à un épouvantable spectacle : l'arrivée des convois de blessés qui venaient du champ de bataille de Gravelotte.

Sur ces dures voitures rudement secouées—tous les chemins ont été défoncés par l'artillerie,—nos blessés sont pêle-mêle étendus sur un peu de paille.

Quelques-uns, les plus légèrement atteints, marchent à côté des voitures : ceux-là ont le bras, la tête ou la poitrine enveloppés d'un chiffon sanglant ; la plupart ont le fusil en bandoulière. Loin de songer à leurs blessures, ils ne pensent qu'à leurs camarades plus grièvement atteints. Ils réunissent toutes leurs forces pour retenir le chariot qui descend trop brusquement.

Pas une plainte, pas un cri, pas un soupir.

En marchant au combat, ils savaient que la lutte serait rude, et ils sont dans les heureux, car là-bas, dans la plaine, il y a des camarades qui sont tombés frappés dans la poitrine.

Tout le long du chemin, ils songent à la mère à laquelle il va falloir écrire, et ils ruminent je ne sais quel mensonge héroïque pour rassurer la pauvre vieille. Les amputés auront une égratignure ; ceux qui ne sont que légèrement blessés, se porteront à merveille.

Devant moi passe un cacolet : un capitaine d'infanterie est là sanglant ; la grosse toile qui le recouvre à moitié est roide de sang coagulé ; parfois des filets humides saignent à travers la paille et laissent sur la route une trace rougeâtre.

L'infortuné a eu les deux jambes emportées par un boulet ; de ses deux mains il se cramponne à la garniture de fer. Sa tête est affreusement contractée, la bouche laisse suinter une écume tachée de rouge.

Où va cette pensée ? Sur ce chemin brûlé par le soleil, au milieu des souffrances qui le dévorent, le malheureux regarde là-bas, bien loin. Il voit ceux qu'il aime ; ils lisent la lettre de la

veille, celle qui dit que tout s'est bien passé, qu'il n'y a pas de mal.

Nous traversons un pont. Machinalement je regarde le nom de la rue ; elle s'appelle rue du Pont-des-Morts.

Tout cela est hideux sans doute ; le cœur se soulève ; mais il y a à un côté héroïque et grandiose qui vous subjugué. Je veux voir jusqu'au bout et me faire conduire sur le champ de bataille. On ne peut le voir tout entier, car les Prussiens en occupent une partie.

En chemin, je rencontre heureusement la première compagnie de la Société de secours aux blessés. Presque tous ces braves jeunes gens sont Parisiens : ils sont internes ou externes de nos hôpitaux. La nuit venue, ils se rendent sur les champs de bataille, et, amis ou ennemis, ils soignent tous les blessés avec un égal dévouement.

A leur tête se trouve une femme héroïque, dont je suis heureux de me rappeler le nom, Mme. de Cahen. Elle est jeune, et cependant la vue de ces corps amoncelés et de ces blessés qui se traînent sanglants sur la route, laissant derrière eux un ruisseau rouge, ne l'arrête pas.

On ne saurait croire l'effet que produit sur les pauvres victimes la vue de ces femmes, de ces anges de charité. L'homme soigné, la femme guérit. C'est la patrie toute entière qui apparaît dans la nuit, la patrie avec la petite chaudière enfumée : c'est le sourire après la mêlée terrible, c'est le baiser de la vieille mère, c'est l'espoir.

La nuit s'étend sur la plaine immense, de sombres rumeurs troublent le silence solennel ; il semble qu'une plainte immense monte vers le ciel : la plainte de 40,000 hommes qui dorment là rigides.

De distance en distance on voit des ombres qui glissent, enjambant les cadavres amoncelés.

Il est bon d'être armé, car à côté des chirurgiens qui parcourent la plaine pour ramasser les blessés, il y a les corbeaux, ces hideux maraudeurs qui volent les morts. Une bague tient-elle au doigt gonflé, la chose est vite faite, un coup de couteau et la bague vient avec le doigt. Ces sauvages arrachent les croix, les montres, l'argent ; tout est bon pour ces rapaces.

A la main je tiens mon revolver prêt à brûler la cervelle au premier misérable que je trouverai.

Les corps, en certains endroits, sont serrés les uns contre les autres : il semble que l'on ait fauché. Ce sont les mitrailleuses qui ont accompli leur sanglante besogne.

J'ai vu un ravin où nous avons tenu l'ennemi immobile sous notre feu pendant une demi-heure. Les corps sont si serrés, qu'ils ne peuvent arriver à terre : ils se tiennent arc-boutés les uns contre les autres. Peut-être sous cet amas de corps, de hachis, y a-t-il un malheureux blessé à demi étouffé.

Sur la droite, non loin de Gorze, une allée de sapins sombres. C'est là qu'au début de l'affaire se tenaient nos avant-postes. Une compagnie tout entière est couchée, chaque homme a conservé son attitude, le lieutenant a encore une main dans la poche.

Au bout d'une heure de ce spectacle hideux, je m'éloigne. Je ne puis plus rester : il me semble que, moi aussi, je vais tomber dans cette boue rougeâtre, et que ma place est marquée au milieu de ces corps écrasés par les roues des pièces de canon.

Au moment où je m'enfuis, une main se pose sur mon épaule : je m'arrête. Un jeune homme de la Société de secours est devant moi. Son visage est

